

Je me demande de temps en temps ce qui a disparu de cette île en premier.

— Autrefois, longtemps avant ta naissance, il y avait des choses en abondance ici. Des choses transparentes, qui sentaient bon, papillon-

Yôko Ogawa

# Cristallisation secrète

roman traduit du japonais par Rose-Marie Makino

nantes, brillantes... Des choses incroyables, dont tu n'as pas idée, me racontait ma mère lorsque j'étais enfant.

— C'est malheureux que les habitants...

*ACTES SUD*  
Extrait de la publication

“LETTRES JAPONAISES”

série dirigée par Rose-Marie Makino

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

L'île où se déroule cette histoire est depuis toujours soumise à un étrange phénomène : les choses et les êtres semblent promis à une sorte d'effacement diaboliquement orchestré. Quand un matin les oiseaux disparaissent à jamais, la jeune narratrice de ce livre ne s'épanche pas sur cet événement dramatique, le souvenir du chant d'un oiseau s'est évanoui tout comme celui de l'émotion que provoquaient en elle la beauté d'une fleur, la délicatesse d'un parfum, la mort d'un être cher. Après les animaux, les roses, les photographies, les calendriers et les livres, les humains semblent touchés : une partie de leur corps va les abandonner.

En ces lieux demeurent pourtant de singuliers personnages. Habités de souvenirs, en proie à la nostalgie, ces êtres sont en danger. Traqués par les chasseurs de mémoires, ils font l'objet de rafles terrifiantes...

Un magnifique roman, angoissant, kafkaïen. Une subtile métaphore des régimes totalitaires, à travers laquelle Yoko Ogawa explore les ravages de la peur et ceux de l'insidieux phénomène d'effacement des images, des souvenirs, qui peut conduire à accepter le pire.

YÔKO OGAWA

*Yoko Ogawa vit au Japon. Elle est incontestablement l'un des plus grands écrivains de sa génération. Ses livres, traduits dans le monde entier, ont fait l'objet de plusieurs adaptations cinématographiques et théâtrales.*

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

*La Piscine*, 1995.

*Les Abeilles*, 1995.

*La Grossesse*, 1997.

*La Piscine / Les Abeilles / La Grossesse*, Babel n° 351, 1998.

*Le Réfectoire un soir et une piscine sous la pluie* suivi de *Un thé qui ne refroidit pas*, 1998 ; Babel n° 833, 2008.

*L'Annuaire*, 1999 ; Babel n° 442, 2000.

*Hôtel Iris*, 2000 ; Babel n° 531, 2002.

*Parfum de glace*, 2002 ; Babel n° 643, 2004.

*Une parfaite chambre de malade* suivi de *La Désagrégation du papillon*, 2003 ; Babel n° 704, 2005.

*Le Musée du silence*, 2003 ; Babel n° 680, 2005.

*La Petite Pièce hexagonale*, 2004 ; Babel n° 800, 2007.

*Tristes revanches*, 2004 ; Babel n° 919, 2008.

*Amours en marge*, 2005 ; Babel n° 946, 2009.

*La Formule préférée du professeur*, coéd. Leméac, 2005 ;  
Babel n° 860, 2008.

*La Bénédiction inattendue*, 2007 ; Babel n° 1100, 2012.

*Les Paupières*, 2007 ; Babel n° 982, 2009.

*La Marche de Mina*, 2008 ; Babel n° 1044, 2011.

*La Mer*, coéd. Leméac, 2009.

*Œuvres*, tome I, collection "Thesaurus", 2009.

*Cristallisation secrète*, coéd. Leméac, 2009.

*Les Tendres Plaintes*, 2010.

*Manuscrit zéro*, 2011.

*Les Lectures des otages*, 2012.

*Le Petit Joueur d'échecs*, 2013.

Titre original :

密やかな結晶

*Hisoyakana kessho*

Editeur original :

Kodansha, Tokyo

© Yoko Ogawa, 1994

représentée par le Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2009

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00319-7

YÔKO OGAWA  
CRISTALLISATION  
SECRÈTE

roman traduit du japonais  
par Rose-Marie Makino

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



Je me demande de temps en temps ce qui a disparu de cette île en premier.

— Autrefois, longtemps avant ta naissance, il y avait des choses en abondance ici. Des choses transparentes, qui sentaient bon, papillonnantes, brillantes... Des choses incroyables, dont tu n'as pas idée, me racontait ma mère lorsque j'étais enfant.

— C'est malheureux que les habitants de cette île ne soient pas capables de garder éternellement dans leur cœur des choses aussi magnifiques. Dans la mesure où ils vivent sur l'île, ils ne peuvent se soustraire à ces disparitions successives. Tu ne vas sans doute pas tarder à devoir perdre quelque chose pour la première fois.

— Ça fait peur ? lui avais-je demandé, inquiète.

— Non, rassure-toi. Ce n'est ni douloureux ni triste. Tu ouvres les yeux un matin dans ton lit et quelque chose est fini, sans que tu t'en sois aperçue. Essaie de rester immobile, les yeux fermés, l'oreille tendue, pour ressentir l'écoulement de l'air matinal. Tu sentiras que quelque chose n'est pas pareil que la veille. Et tu découvriras ce que tu as perdu, ce qui a disparu de l'île.

Ma mère me racontait cela uniquement lorsque nous étions dans l'atelier du sous-sol. La pièce, vaste comme vingt tatamis, était poussiéreuse, et le sol était rugueux. Au nord elle donnait sur le lit de la rivière, si bien qu'on entendait l'eau couler. J'étais assise sur le tabouret qui m'était réservé, et ma mère affûtait son ciseau ou polissait la pierre à la lime – elle était sculpteur – tout en parlant d'une voix tranquille.

— Quand il se produit une disparition, pendant un certain temps, l'île s'agite. Les gens se regroupent ici ou là dans les rues pour parler des souvenirs relatifs à l'objet perdu. On regrette, on s'attriste, on se console l'un l'autre. Lorsqu'il s'agit de choses qui ont une forme, on se rassemble pour les brûler, les enterrer ou les laisser dériver au gré du courant. Mais cette petite agitation ne dure guère plus de deux ou trois jours. Chacun retrouve bientôt sa vie quotidienne telle qu'elle était avant. On n'arrive même plus à se souvenir de ce qu'on a perdu.

Ensuite, ma mère s'interrompait pour m'entraîner derrière l'escalier. Il y avait là une vieille commode avec plein de petits tiroirs.

— Allez, choisis le tiroir que tu veux et ouvre-le.

Je réfléchissais longtemps à celui que j'allais ouvrir, en regardant l'une après l'autre les poignées ovales et rouillées fixées aux tiroirs.

J'hésitais toujours. Parce que je savais très bien à quel point ce qu'ils contenaient était insolite et fascinant. Ma mère cachait dans cet endroit secret les choses qui avaient jusqu'alors disparu de l'île.



Lorsque je me décidais enfin à tirer sur l'une des poignées, ma mère déposait en souriant le contenu du tiroir sur ma paume.

— Tu vois ça, c'est un morceau de tissu appelé "ruban", qui a disparu lorsque j'avais sept ans. On en décorait les cheveux, ou on les cousait sur des vêtements.

— Ça, c'est un "grelot". Fais-le rouler sur ta main. Tu entends comme le son est joli ?

— Aah, aujourd'hui tu as choisi un bon tiroir. C'est une "émeraude", ce que j'ai de plus précieux. C'est un souvenir de ma défunte grand-mère. Cela a de la valeur, c'est joli et élégant, et tout le monde a oublié sa beauté, alors que c'était ce que l'on considérait de plus précieux sur l'île.

— Ça, c'est petit et mince, mais c'est important. Quand on veut dire quelque chose à quelqu'un, on l'écrit sur un papier et on y colle un "timbre". Ainsi, on te le livre n'importe où. Cela, c'était dans un passé lointain.

Ruban, grelot, émeraude, timbre... Les mots dans la bouche de ma mère me faisaient tressaillir, comme les noms de petites filles étrangères ou de nouvelles espèces de plantes. En l'écoutant parler, j'étais heureuse d'imaginer l'époque où tous ces objets avaient leur place sur l'île.

Mais c'était aussi difficile à imaginer. Les choses se blottissaient sur ma paume, sans bouger, comme de petits animaux en hibernation, et ne daignaient m'envoyer aucun signal. Je me sentais souvent d'humeur incertaine, comme si j'avais essayé de reproduire en pâte à modeler des nuages dérivant dans le

ciel. Devant les tiroirs secrets, je devais concentrer mon esprit sur chaque mot de ma mère.

Le récit du “parfum” était mon préféré. Il s’agissait d’un petit flacon de verre rempli d’un liquide transparent. Lorsque ma mère le posa sur ma main pour la première fois, je crus à tort qu’il contenait de l’eau sucrée et faillis le porter à ma bouche.

— Aah, cela ne se boit pas, tu sais, s’écria-t-elle précipitamment en riant. On en met juste une goutte, comme ça, sur le cou.

Elle souleva le flacon pour en déposer avec précaution quelques gouttes derrière son oreille.

— Pourquoi tu fais ça ?

Je ne comprenais pas.

— En réalité, le parfum est quelque chose qui ne se voit pas. Mais même s’il est invisible, on peut l’enfermer dans un flacon.

Je concentrai mon regard sur le contenu du flacon.

— Si on met du parfum sur le corps, ça sent bon. On peut charmer quelqu’un. Quand j’étais jeune, toutes les filles se parfumaient avant un rendez-vous. C’était presque aussi important de choisir un parfum qu’un vêtement pour séduire l’homme qu’on aimait. Ça, c’est le parfum que je mettais chaque fois que j’avais rendez-vous avec ton père. Nous nous retrouvions souvent dans la roseraie à mi-pente de la colline au sud et ce n’était pas facile d’en choisir un capable de rivaliser avec l’odeur des roses. Quand le vent faisait onduler mes cheveux, je lui jetais un coup d’œil à la dérobée. Je me demandais s’il l’avait bien senti.

Elle s’animait dès qu’elle parlait de parfum.

— A cette époque, tout le monde savait reconnaître un bon parfum, tu sais. On l'appréciait pleinement. Alors que maintenant ce n'est plus possible. On ne vend plus de parfum nulle part. Plus personne n'en veut. Le parfum a fini par disparaître à l'automne de l'année où nous nous sommes mariés, ton père et moi. Tout le monde s'est rassemblé au bord de la rivière avec son propre parfum. Chacun a ouvert son flacon, en a jeté le contenu dans l'eau. A la fin, certains ont approché avec regret le flacon de leur nez. Mais plus personne ne pouvait en percevoir l'odeur. Et tous les souvenirs liés à cette odeur avaient disparu également. Ils s'étaient dissous dans l'eau et ne servaient plus à rien. Pendant les deux ou trois jours qui ont suivi, la rivière sentait si fort qu'on suffoquait. Et pas mal de poissons sont morts. Mais personne n'y faisait attention. Puisque de toute façon le parfum avait disparu du cœur de chacun.

Elle avait eu un regard triste. Puis elle m'avait prise sur ses genoux pour me faire sentir son parfum au creux de son cou.

— Alors ? me questionna-t-elle.

Je ne savais quoi répondre. Il y avait bien une odeur. Une présence flottante, différente de celle produite par le pain grillé ou le pédiluve à la piscine. Mais j'avais beau me concentrer, aucune autre pensée ne me venait à l'esprit.

Je me taisais toujours lorsque ma mère renonça dans un petit soupir.

— Ce n'est pas grave. Pour toi, ce n'est rien de plus qu'un peu de liquide, n'est-ce pas ? Il n'y a rien

à faire. C'est très difficile sur cette île de se souvenir de quelque chose qu'on a perdu.

Et ma mère rangea le flacon dans son tiroir.

Lorsque neuf heures sonnaient à la pendule du sous-sol, je devais aller me coucher dans ma chambre d'enfant. Ma mère prenait son ciseau et sa masse et se remettait au travail. A travers le soupirail, on voyait se découper un quartier de lune.

Au moment du baiser du soir, je pouvais enfin poser la question qui me tourmentait depuis un moment.

— Maman, pourquoi tu te rappelles si bien les choses qui ont disparu ? Pourquoi tu peux encore sentir des parfums que tout le monde a oubliés ?

Elle contemplait un moment la lune à travers la fenêtre, puis enlevait du bout du doigt un peu de poussière de pierre qui avait sauté sur son tablier.

— J'y repense toujours, tu sais.

Sa voix était un peu rauque.

— Mais je ne comprends pas. Pourquoi es-tu la seule à ne rien perdre ? Tu te souviens de tout éternellement ?...

Elle baissait les yeux comme si c'était une chose malheureuse. Je l'embrassais encore une fois pour la consoler.

Ma mère est morte, puis mon père, et je me suis retrouvée vivante toute seule dans cette maison. La nourrice qui s'est occupée de moi quand j'étais bébé est morte à son tour il y a deux ans d'une crise cardiaque.

Je crois que des cousins vivent dans un village proche de la source de la rivière, au-delà des montagnes vers le nord, mais je ne les ai jamais vus. Puisque sur ces montagnes poussent beaucoup d'arbres avec des épines et qu'il y a toujours du brouillard au sommet, je ne m'y aventure pas. En plus, comme il n'y a jamais eu de carte de l'île... personne ne connaît sa forme véritable, ni comment c'est de l'autre côté de la montagne.

Mon père était ornithologue. Il travaillait à l'observatoire des oiseaux sauvages au sommet de la colline au sud. Il y séjournait le tiers de l'année, afin de recueillir des données, prendre des photographies et faire éclore des œufs.

Je m'y rendais souvent pour m'amuser, sous prétexte d'aller lui porter son déjeuner. Les jeunes chercheurs étaient tous gentils avec moi, ils m'offraient des biscuits et du cacao.

Sur les genoux de mon père, je regardais à travers ses jumelles. La forme du bec, la couleur de la bordure de l'œil, la manière de déployer les ailes, aucun détail lui permettant de leur donner un nom ne lui échappait. Les jumelles étaient trop lourdes pour l'enfant que j'étais, si bien que mes bras s'engourdisaient très vite. Mon père alors les soutenait légèrement de la main gauche.

Lorsque nous étions ainsi joue contre joue en train d'observer les oiseaux, j'avais régulièrement envie de lui poser la question.

— Tu sais ce qu'il y a dans les tiroirs de la vieille commode de l'atelier de maman ?

Mais au moment précis où j'allais me décider, je revoyais son profil en train de contempler le quartier de lune à travers le soupirail et me retrouvais incapable de la formuler.

A la place, je me contentais de transmettre le message anodin de maman : "Mange vite pour que cela ne s'abîme pas."

Au retour, il me raccompagnait jusqu'à l'autobus. En chemin, à l'endroit où les oiseaux venaient manger, j'émiettai l'un des biscuits qu'on m'avait offerts.

— Quand est-ce que tu reviens à la maison la prochaine fois ? lui demandais-je.

— Samedi soir, sans doute... répondait-il, ne tenant pas en place. Bon, alors dis bonjour à maman.

Il agitait tellement la main que les crayons rouges, compas, surligneurs, règles ou pincettes qui se trouvaient dans sa poche de poitrine menaçaient de tomber.

Je pense que c'est vraiment une bonne chose que la disparition des oiseaux ne se soit produite qu'après la mort de mon père. Les gens de l'île, pour la plupart, même si la disparition de quelque chose entraîne la perte de leur travail, semblent en retrouver un autre aussitôt sans trop de complications, mais pour lui cela ne se serait sans doute pas passé de cette manière. Mon père n'était bon qu'à donner des noms aux oiseaux.

Le monsieur d'en face, le chapelier, est devenu fabricant de parapluies. Le mari de ma nourrice est passé de mécanicien sur le ferry à gardien d'entrepôt. Une fille plus âgée de mon école s'est retrouvée sage-femme après avoir été esthéticienne. Personne n'a rien dit. Même si le salaire était plus bas, ils n'ont ni envié ni regretté leur travail précédent. D'ailleurs, s'ils avaient rechigné, ils auraient risqué de se faire remarquer par la police secrète.

Moi y compris, les gens sont capables d'oublier facilement toutes sortes de choses. C'est comme si l'île ne pouvait flotter que sur une mer totalement vide.

La disparition des oiseaux, comme dans les autres cas, s'est produite soudainement, un matin.

Lorsque j'ai ouvert les yeux sur mon lit, il y avait quelque chose de rugueux dans l'atmosphère. C'était le signe d'une disparition. Toujours enroulée dans ma couverture, j'ai regardé soigneusement ma chambre autour de moi. Les produits de beauté sur la coiffeuse, les trombones et les feuilles de bloc-notes éparpillés sur le bureau, la dentelle des rideaux, les étagères à disques... Tout était possible. Pour

trouver ce qui avait disparu, il fallait être patient et concentré.

J'ai quitté mon lit, ai posé un cardigan sur mes épaules, suis sortie voir dans le jardin. Les gens du voisinage étaient tous dehors et regardaient autour d'eux, une expression inquiète sur le visage. Le chien de la maison d'à côté grognait sourdement.

J'aperçus alors un petit oiseau marron qui volait haut dans le ciel. Son contour était plutôt rond avec un duvet légèrement mélangé de blanc sur le ventre.

Au moment où je me demandais si ce n'était pas l'un des oiseaux que j'avais observés avec mon père, je me suis aperçue que tout ce qui était en relation avec eux avait disparu de mon cœur. La signification du mot "oiseau", mes sentiments envers eux, mes souvenirs s'y rapportant, bref, tout.

— Cette fois-ci, c'est les oiseaux, lâcha l'ex-chapelier d'en face.

— Les oiseaux, ça va. Il n'y aura sans doute pas beaucoup de gens à qui ils manqueront. Ils se contentaient de voler comme bon leur semblait dans le ciel.

L'homme resserra l'écharpe autour de son cou, éternua discrètement. Lorsqu'il croisa mon regard, il se rappela sans doute que mon père était ornithologue, car il m'adressa un sourire gêné avant de retourner rapidement à ses affaires.

Les autres personnes aussi paraissaient rassurées de savoir ce qui avait réellement disparu. Chacun se disposait à vaquer à ses occupations matinales. J'étais la seule à ne pas quitter le ciel des yeux.



Après avoir décrit un grand cercle, le petit oiseau marron de tout à l'heure s'éloigna vers le nord. Je n'arrivais pas à me rappeler à quelle espèce il appartenait. J'ai regretté de ne pas avoir retenu plus sérieusement son nom lorsque je l'avais observé à travers les jumelles avec mon père.

Je voulais au moins garder en moi sa manière de voler, son gazouillis ou la répartition de ses couleurs, mais cela n'aurait servi à rien. L'oiseau qui aurait dû être plein du souvenir de mon père n'éveillait déjà en moi plus aucun sentiment de tendresse. Il n'était plus qu'une simple créature vivante planant dans l'espace grâce à des ailes actionnées verticalement.

En allant faire des courses au marché l'après-midi, j'ai croisé des gens se regroupant ici ou là avec des cages. Des perruches, moineaux de Java et autres canaris voletaient à l'intérieur, comme s'ils pressentaient quelque chose. Leurs propriétaires étaient tous silencieux, hébétés. On aurait dit qu'ils n'étaient pas encore habitués à cette nouvelle disparition.

Ils disaient adieu à leur oiseau chacun à sa manière. Certains l'appelaient par son nom, d'autres frottaient leur joue contre eux, d'autres encore leur donnaient à manger de bouche à bec. Une fois le gros de la cérémonie terminé, tous ont ouvert largement la porte de leur cage tournée vers le ciel. Au début, les oiseaux embarrassés tournaient autour de leur propriétaire, mais bientôt, aspirés au lointain, ils finirent par ne plus être visibles.

Lorsque tous les petits oiseaux s'en furent allés, l'endroit redevint calme comme si l'air retenait sa

respiration. Les propriétaires, leur cage vide, reparèrent chacun chez soi.

C'est ainsi que s'est produite la disparition des oiseaux.

Le lendemain, il s'est passé une chose surprenante. J'étais en train de prendre mon petit-déjeuner en regardant la télévision lorsqu'il y eut un coup de sonnette dans l'entrée. A sa brutalité, j'ai compris que c'était grave.

— Conduisez-nous au bureau de votre père.

La police secrète se tenait dans l'entrée. Ils étaient cinq en tout. En veste et pantalon vert foncé, avec une large ceinture et des bottes noires, des gants de cuir, et leur arme à moitié dissimulée au creux de la hanche. Ils étaient tous pareils. Il me semble que seule la collection d'insignes de formes variées que chacun arborait sur son col était différente, mais je n'eus pas le temps de le vérifier.

— Conduisez-nous au bureau de votre père, répéta sur le même ton l'homme qui était à leur tête avec un insigne en forme de losange, un autre en forme de haricot et un trapézoïdal.

— Mon père est mort il y a cinq ans, répondis-je lentement afin de conserver mon sang-froid.

— Nous le savons, intervint celui aux insignes en forme de coin, hexagonal et en T, et comme à un signal, les cinq pénétrèrent tous ensemble dans la maison sans enlever leurs chaussures.

Le couloir se remplit tout à la fois du bruit de cinq paires de bottes et du cliquetis des armes entrechoquées.

— Le tapis vient d’être nettoyé, enlevez vos bottes s’il vous plaît.

Je savais bien que j’aurais dû leur déclarer quelque chose de plus important, mais seule cette stupide réflexion m’était venue à l’esprit. De toute manière, ils gravissaient déjà l’escalier menant à l’étage en m’ignorant totalement.

Je crois qu’ils connaissaient parfaitement le plan de la maison. Ils arrivèrent sans hésitation jusqu’au bureau de mon père orienté à l’est et se mirent aussitôt au travail avec une habileté remarquable.

Tout d’abord l’un d’eux ouvrit entièrement les fenêtres restées hermétiquement fermées depuis la mort de mon père, tandis qu’un autre forçait les serrures du cabinet et des tiroirs du bureau avec un outil long et fin qui ressemblait à un scalpel, et que le reste de la troupe furetait ici ou là sur les murs à la recherche d’un coffre dissimulé.

Puis tous ensemble ils commencèrent à trier les écrits, notes, brouillons, livres et photographies laissés par mon père. Ce qu’ils considéraient comme dangereux – en fait dès qu’ils découvraient quelque part le mot “oiseau” – ils le jetaient brutalement sur le sol. Appuyée au chambranle, j’observais leur façon de faire en triturant la poignée de la porte.

En effet, comme je l’avais entendu dire, ils étaient merveilleusement bien entraînés. Ils respectaient la tâche qu’ils s’étaient répartie de la manière la plus rationnelle pour travailler à cinq. En silence, le regard acéré, sans un geste inutile. Seul persistait le froissement du papier comme un bruit d’ailes.

En un clin d'œil se forma un monticule de papiers sur le sol. Pratiquement tout dans cette pièce concernait les oiseaux. Les feuilles recouvertes de l'écriture ascendante de mon père qui m'était si familière et les photos qu'il avait prises à grand-peine en séjournant à l'observatoire tombaient de leurs mains en voltigeant.

Il est vrai que ce qu'ils faisaient était désordonné, mais leurs manières étaient tellement raffinées qu'elles donnaient l'illusion d'être bien accueillies. J'ai pensé qu'il était plus que temps d'élever une objection, mais mon cœur battait à tout rompre et je ne savais quoi faire.

— Faites un peu attention, ai-je essayé.

Mais ma tentative n'eut aucun résultat.

— C'est tout ce qu'il me reste de mon père.

Il n'y avait même personne pour se tourner vers moi. Ma voix alla se perdre dans les souvenirs qui s'entassaient.

L'un d'eux posa la main sur le dernier tiroir en bas du bureau.

— Les choses qui sont dedans n'ont rien à voir avec les oiseaux, me suis-je écriée précipitamment.

C'était là que mon père enfermait ses lettres et ses photos de famille. L'homme aux badges doublement concentrique, rectangulaire et en forme de goutte l'ouvrit sans se soucier de ce que je venais de dire et continua son travail. Seule fut enlevée une photographie prise en famille d'un oiseau rare aux couleurs flamboyantes – dont je ne me rappelle plus le nom – que mon père avait fait éclore artificiellement. L'homme rassembla soigneusement sur

le bureau les photographies et les lettres restantes avant de les remettre à leur place dans les tiroirs. Ce fut le seul instant d'honnêteté de ce que la police secrète fit ce jour-là.

Quand ils eurent fini de tout trier, ils enfournèrent ce qui se trouvait sur le sol dans de grands sacs en plastique noirs qu'ils avaient tirés de la poche intérieure de leur veste. Je sus qu'ils avaient l'intention de tout jeter à la manière dont ils bourraient tout pêle-mêle dans les sacs. Des circonstances complexes ne les avaient pas forcés à fouiller ainsi pour trouver quelque chose, ils voulaient seulement se débarrasser des vestiges relatifs aux oiseaux. Parce que la première mission de la police secrète était de faire respecter les disparitions.

J'ai pensé que cette intervention était sans doute beaucoup plus simple que les circonstances qui avaient conduit la police secrète à emmener ma mère. S'ils avaient mis tout ce qu'ils voulaient dans des sacs, ils ne reviendraient sans doute pas. Dans la mesure où mon père était mort, le souvenir des oiseaux qui planait encore dans la maison s'effaçait progressivement.

Le travail fut terminé en une heure et il y eut dix grands sacs pleins. Il faisait presque trop chaud dans la chambre où pénétrait le soleil matinal. Les badges bien astiqués étincelaient sur les cols. Mais aucun des hommes ne transpirait, aucun ne montrait le moindre signe d'essoufflement.

Ils prirent équitablement chacun deux sacs sur leurs épaules et s'en allèrent rejoindre leur camion garé dehors.

En une heure l'aspect de la pièce avait changé. La sensation de la présence de mon père que j'avais préservée avec tant de soin avait disparu, remplacée par une cavité impossible à combler. Je me suis placée en son milieu. Elle était si profonde que j'eus l'impression d'être aspirée vers son point le plus bas.